



Proverbes et temporalité dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma

Kouakou Paul DABLE

Université Félix Houphouët Boigny

ramzybeni2dieu@gmail.com

Résumé : Cet article entreprend une analyse de la notion du temps à partir des proverbes extraits des œuvres d'Ahmadou Kourouma. Ce travail permet de comprendre non seulement la vision traditionnelle africaine du temps mais aussi la vision traditionnelle africaine de la vie.

Mots clés: Proverbe- temporalité-temps

Abstract: This article is an analysis of the notion of time through proverbs from works by Ahmadou Kourouma. This work will not only help understand the African traditional vision of time but also the African traditional vision of life.

Key words: Proverb- temporality- time

Introduction

Qu'est-ce que le temps? Qui serait capable de l'expliquer facilement et brièvement? Qui peut le concevoir, même en pensée, assez nettement pour exprimer par des mots l'idée qu'il s'en fait?

Des chercheurs africains entre autres ont essayé d'apporter des réponses à ces questions. Georges NIANGORAN-BOUAH¹, analyse le caractère cyclique des phénomènes naturels et rituels qui ponctuent le temps et la vie dans les lagunes de Côte d'Ivoire, un pays francophone en Afrique de l'ouest.

Notre travail, à l'instar de cet auteur, cherche à enrichir le débat intellectuel autour du concept du temps chez les Africains. Notre initiative est pertinente pour plusieurs raisons.

D'abord le temps en Afrique est une notion féconde en matière de recherche. Cette réflexion est également utile compte tenu de la rareté d'études scientifiques analysant la notion du temps à partir des proverbes tirés des romans d'Afrique francophone.

¹- Georges NIANGORAN-BOUAH. *La Division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire*. Paris, Institut d'ethnologie, 1964.

Bien que quelques chercheurs² aient exprimé leur intérêt pour les proverbes de temps, ces auteurs se sont limités simplement à consigner lesdits proverbes dans les collections anthologiques sans les faire accompagner d'analyses approfondies.

En plus, les proverbes de temps ne constituent pas l'objet d'analyse de quelques travaux consacrés à l'étude des temporalités discursives³ dans l'œuvre de Kourouma.

En outre, ce travail mérite d'être poursuivi parce qu'il nous permettra de comprendre non seulement la vision traditionnelle africaine du temps, mais aussi la vision traditionnelle africaine de la vie tout court. La compréhension de la notion du temps en Afrique ne joue-elle pas un rôle dans l'interprétation de la pensée et de la vie en Afrique?

Pour analyser les proverbes à l'étude, nous sommes guidés, entre autres, par les idées de Yacouba Konaté concernant la culture et le temps. Selon ce critique, la notion du temps est liée à celle de la culture: «Chaque culture invente sa conception du temps et de l'espace en fonction de ses nécessités, de ses aspirations à la liberté »⁴.

Nous nous appuyons donc sur des aspects pertinents de la culture, du mode de vie et des valeurs africains pour analyser et pour comprendre la conception africaine du temps telle que représentée dans les proverbes.

Méthodologiquement parlant, nos analyses, en cas de besoin, font allusion aux contextes romanesques d'où sont tirés des proverbes. Cette stratégie nous aide à mieux cerner les contours sémantiques et situationnels des parémies.

Nous nous appuyerons donc sur le cadre conceptuel susvisé afin d'analyser certains aspects de la vision africaine en matière du temps, tels qu'ils transparaissent à travers les proverbes extraits des récits de Kourouma.

Ainsi, nous aborderons tour à tour, les catégories temporelles suivantes : le temps individuel, le temps physique, le temps historique.

1. Temporalité individuelle

La temporalité individuelle est représentée dans certaines formules gnomiques. Nous en avons recensé dix-sept présentant diverses temporalités qui jalonnent la trajectoire de la vie humaine depuis la gestation jusqu'à la mort.

²- MGR Molin, recueil de proverbes bambaras et malinkés, ISSY- les Moulineaux, imprimerie Saint-Paul, 1960, pp. 114-118.

³ - Gérard Dago LEZOU. « Temps et espace » *Essai sur les soleils des indépendances*, Abidjan, Nouvelles Editions Africaines, 1977, pp.27-42

⁴- Yacouba KONATE « l'écrivain, le président et la médaille » *L'imagerie d'Ahmadou Kourouma, contours et enjeux d'une esthétique*, Paris karthala, p.158



L'enfance : gestation, maternité et maternage

Commençons par celles qui évoquent la gestation de l'être humain. Chez les personnages kouroumiens, comme chez d'autres êtres humains, la grossesse s'étend en général sur une période de neuf mois comme en témoigne le proverbe ci-après: « Ce n'est pas facile de porter dans son sein un enfant pendant neuf lunes entières » (AVBS, p39). Rappelons que le sora (griot narrateur) utilise cette parémie quand il vante les mérites de Nadjouma, la mère du dictateur Koyaga.

Dans les récits, comme dans la vie réelle, le temps de la gestation est talonné de près par celui de la maternité. Ainsi, nous apprenons que la période de maternité est un moment pendant lequel l'enfant se laisse entièrement protéger par sa procréatrice, c'est-à-dire, celle qui l'a mis au monde, comme le suggère le sens littéral de ce proverbe: « Le bébé de la laitière dort en paix parce qu'il sait qu'il aura du lait quoi qu'il arrive» (Allah, 181).

Sur le plan métaphorique, Birahima se sert de cette parémie pour décrire la quiétude politique dont jouit le président sierra léonais Kabbah, un président qui « peut dormir les deux yeux complètement fermés, dormir du sommeil du bébé de la laitière ». (Allah, 181).

Si le temps de la gestation couvre une durée de neuf mois, celui du maternage, par contre, s'étend sur une durée plus longue, pour ne pas dire indéterminée, comme le suggère le proverbe suivant: « Une mère toute sa vie en apporte et en apprend à son enfant»⁵ (AVBS, p.39). Il ressort donc de ce proverbe qu'une mère africaine, tant qu'elle est vivante, ne cesse de prodiguer des soins et conseils à sa progéniture. Toutefois, comme nous le verrons plus tard, la plupart des personnages juvéniles chez Kourouma ne bénéficient pas de la protection et de l'encadrement maternels dont parle le proverbe susmentionné.

L'enfance, temps de désespérance

Dans les récits de Kourouma, l'enfance rime avec le temps de désespérance, comme l'indiquent ces deux déclarations, fort sentencieuses, proférées par Birahima: « Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat » (Allah, 121). « Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien

⁵ Signalons rapidement que ce proverbe est proféré par le griot narrateur qui ne tarit pas d'éloges envers Nadjouma, la mère du président Koyaga.



à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah » (*Allah*, 121). La désespérance qu'évoquent ces énoncés est vécue différemment par les personnages juvéniles qui finissent par faire partie des enfants-soldats. En nous appuyant donc sur ces deux énoncés, nous évoquerons ici trois cas d'enfants chez qui le temps de la jeunesse signifie le temps de la désespérance, un temps associé au métier d'enfant-soldat.

Birahima emploie les deux énoncés susmentionnés pour illustrer la condition pathétique de Sosso, un garçon que la désespérance et le désarroi poussent à rejoindre les rangs des enfants-soldats. En fait, les drames et tragédies domestiques mettent ce dernier et son père à couteaux tirés. Le père de Sosso, souvent « soûl à ne pas pouvoir distinguer sa femme de son fils » et assurément sous l'effet de l'alcool, blesse grièvement sa femme, et Sosso ne supportant pas de voir sa mère saigner à profusion, commet un parricide en poignardant à mort son père (*Allah*, 120). Après son forfait, Sosso plonge dans le désespoir et pour y échapper il se fait enrôler comme enfant-soldat. Il meurt plus tard dans le champ de bataille, où il œuvre comme enfant-soldat (*Allah*, 121).

La pertinence des énoncés sus-évoqués s'applique aussi au petit Kik. Il connaît une enfance sinistre et tourmentée parce qu'il retourne à la maison après l'école et trouve son père abattu, son frère égorgé et ses sœurs et mères violées et tuées en raison d'une guerre tribale (*Allah*, 96).

Profondément troublé par ces événements, Kik rejoint et gonfle les rangs des enfants-soldats. Le cas de Kik amène Birahima à se poser une question à saveur proverbiale: « Et quand on n'a plus personne sur terre, ni père ni mère ni frère ni sœur, et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare où tout le monde s'égorge, que fait-on? » (*Allah*, 96). Sans aucun doute, la réponse à cette interrogation réside dans le premier énoncé que nous avons cité plus haut.

Par ailleurs, à travers la question, Birahima pousse le lecteur à établir le parallèle entre l'enfance difficile et la conscription des enfants dans les milices tribales.

Sarah est aussi un sujet chez qui la période d'enfance est synonyme de désespérance. Sarah n'a que cinq ans quand elle perd sa mère suite à un accident routier. Son père ne prend pas la responsabilité d'élever sa propre fille, préférant la placer sous la garde de sa cousine de commerçante madame Kokui qui, à son tour, la fait travailler comme bonne et vendeuse de banane (*Allah*, 89-90). Madame Kokui n'est pas tendre envers Sarah.

Finalement, Sarah la quitte, devient enfant de la rue, et dans la rue elle sera violée par un monsieur qui la séduit avec des bonbons et des friandises (*Allah*, 92). Plus tard, elle devient



pensionnaire dans un orphelinat et quand ce dernier est mis à sac par la guerre tribale, elle goûte même aux dures réalités de la prostitution précoce avant de rallier les rangs des enfants-soldats (*Allah*, 92).

A tort ou à raison, les problèmes et le temps de désespérance que vivent ces enfants sont imputables au fait qu'ils n'accordent plus d'importance aux valeurs traditionnelles comme le respect de leurs géniteurs. À ce sujet, le narrateur, dans des propos sentencieux, affirme que les jeunes attirent les malheurs vers eux parce qu'ils ne respectent pas leurs mères: « Les malheurs de notre jeunesse proviennent du peu de vénération qu'elle voue à la mère » (*AVBS*, 39). En fait, la jeunesse telle que représentée dans les récits s'éloigne des us et coutumes du village. Tout en reconnaissant l'existence des traditions africaines, cette jeunesse, meurtrie par les guerres, ne se sent plus rapprochée des traditions de ses aïeux, comme l'affirme Birahima quand il dit :

« Ça [les coutumes], c'est pour les vieux aux barbes abondantes et blanches [...] C'est ça les coutumes du village. Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Libéria, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach) et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures ». (*Allah*, 11).

Quoique la trajectoire de vie de chacun de ces jeunes soit singulière à plusieurs égards, leur enfance après tout présente quelques points communs comme le désespoir et la conscription précoce dont parlent les énoncés sentencieux cités plus haut.

De la bonne et de la mauvaise occupation des enfants

Le temps de la jeunesse est également le temps de la sottise, raison pour laquelle un individu jeune, durant l'enfance, doit être constamment occupé, comme le recommande le proverbe suivant: « Il faut toujours occuper les enfants [avec des jeux] pour éviter qu'ils ne se livrent à des bêtises » (*AVBS*, p. 290). Ce proverbe est pertinent parce que, dans les récits kouroumiens, nous trouvons effectivement beaucoup d'enfants qui font des bêtises. Le jeune Siponni, par exemple, fait preuve d'une insouciance caractérisée en commettant de nombreux actes irréfléchis. Il fait l'école buissonnière, troque ses effets scolaires pour quelques sous et quitte l'école de Toulepleu définitivement au cours élémentaire deux. Poussant la bêtise à son comble, Siponni abandonne la maison familiale, vole chez un patron libanais, acte qui le conduit en prison, se sauve subrepticement de la prison et enfin, entre dans le rang des enfants-soldats où très vite, il passe de vie à trépas (*Allah*, 204-205). Les enfants devraient être surveillés, comme le recommande le proverbe susmentionné, afin qu'ils ne commettent pas des actes impudiques et répréhensibles. La jeune Sarah par exemple qui fume exagérément du hasch, sous les effets de celui-ci, affiche publiquement un comportement obscène et éhonté, comme en témoignent ces

propos de Birahima: «Elle (Sarah) fumait et croquait sans discontinuer. [...] Elle était devenue dingue. Elle tripotait dans son gnousou-gnousou devant tout le monde. Et demandait devant tout le monde à Tête brûlée [son petit ami] de venir lui faire l'amour publiquement » (*Allah*, 89). Signalons en passant que Sarah, sous l'influence de la drogue ouvre le feu sur son amant Tête brûlée parce que ce dernier rejette les avances très osées d'une copine, laquelle subira la riposte mortelle de son amant. (*Allah*, 89).

Compte tenu de ce qui précède, nous comprenons alors pourquoi la sœur Hadja Gabriella Aminata, même dans un contexte de guerre, organise des «cours d'alphabétisation, de couture et de cuisine» à l'intention des filles hébergées dans son établissement caritatif (*Allah*, 187). Non seulement son geste aide les enfants à cultiver la sagesse, mais il leur permet également d'acquérir certaines aptitudes qu'elles peuvent mettre à profit plus tard dans la vie. Sous la sœur Aminata, les enfants exploitent donc leur temps à bon escient parce que le type d'activités auxquelles elles participent est louable.

Toutefois, les adultes comme la sœur Hadja Gabriella Aminata peuvent aussi occuper les enfants de façon destructrice. C'est justement ce que nous constatons du côté des chefs de guerre. Les jeunes, très tôt, sont engagés dans les rangs des milices tribales. Le colonel Papa le bon par exemple occupe Birahima et d'autres enfants d'une manière peu recommandable. Il leur apprend à manipuler l'arme et ne tarde pas à transformer ces jeunes en de véritables meurtriers. Birahima confirme cela quand il déclare: «c'était facile, il suffisait d'appuyer sur la détente et ça faisait tralala... Et ça tuait, ça tuait; des vivants tombaient comme des mouches » (*Allah*, 74). Quand ces jeunes, sous l'égide des chefs de guerre, n'œuvrent pas comme de simples meurtriers, ils opèrent comme des parricides. Parlant des enfants-soldats de Johnny Koroma, chef de guerre sierra léonais, Birahima dit: «Ils tuaient leurs parents avant d'être acceptés. Et prouvaient par ce parricide qu'ils avaient tout abandonné, qu'ils n'avaient pas d'autre attache sur terre, d'autre foyer que le clan à Johnny Koroma » (*Allah*, 212-214).

La sexualité précoce est aussi une autre façon négative et répréhensible d'occuper les enfants. Dans les récits kouroumiens, les adultes occupent des enfants en obligeant ces derniers à se livrer à la sexualité précoce. À titre d'illustration, la commandante Rita Baclay à plusieurs reprises entraîne Birahima dans cette voie, à en croire les déclarations de ce dernier :

Rita Baclay m'aimait comme ce n'est pas permis. [...] Parfois, [...] elle m'amenait chez elle, me mijotait un petit plat [...] Et après le repas, me demandait tout le temps de me déshabiller. Et j'obéissais. Elle me caressait le bangala, doucement et doucement. [...] Elle



faisait plein de baiser à mon bangala et à la fin l'avalait comme un serpent avale un rat.

Elle faisait de mon bangala un petit cure-dent. (*Allah*, 110)

A la lumière de ce qui précède, il est donc important de faire la différence entre ce qui convient d'appeler la bonne et la mauvaise occupation des enfants. Nul ne doute que l'occupation dont parle la parémie sus-évoquée est celle qui est la bonne.

Par conséquent, les adultes comme le colonel Papa le bon et Rita Baclay devraient plutôt s'en faire quand les enfants ne sont pas occupés de manière utile, parce que l'enfance constitue une période durant laquelle la société façonne les hommes et femmes de demain, un moment où les adultes peuvent adopter de bonnes stratégies de socialisation susceptibles de transformer les jeunes en ministres et non en monstres.

L'enfance, période de la socialisation primaire

Parlant justement de la socialisation des jeunes, les proverbes kouroumiens nous apprennent que l'enfance est une période durant laquelle la communauté commence à enseigner aux enfants certaines valeurs et normes sociales dont ces derniers ont besoin pour assurer et pour réussir leur intégration dans la société.

Parmi des valeurs qui facilitent l'intégration sociale des jeunes, et que la société apprend à ces derniers, figurent la maîtrise de soi, la politesse, le pardon et la retenue dans le langage. Notre affirmation est créditée par ces propos sentencieux qu'énonce Balla et que reprend Birahima: « Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre [...] il ne cause pas comme un oiseau gendarme dans les branches de figuier » (*Allah*, 11). Si un jeune n'assimile pas ou ne se familiarise pas avec les valeurs qu'expriment ces déclarations, il risque alors de se conduire de façon grossière dans ses actes comme dans ses paroles. C'est incontestablement ce mauvais comportement qu'affiche Birahima, lorsque, parlant de son manque de civilité, il concède: « Je suis malpoli comme la barbiche d'un bouc. J'emploie des gros mots comme gnamokodé (putain de ma mère), faforo (cul de mon père) [...] » (*QRN*, 15).

Pendant la période de la socialisation primaire, la société apprend également aux jeunes à aimer les personnes qui se trouvent dans leur entourage, en commençant par leur mère. Ils sont censés devoir à celle-ci un amour indéfectible, comme le suggère si bien ce proverbe dont le ton déontique souligne l'urgence de son message: « Un enfant n'abandonne pas la case de sa maman à cause des odeurs d'un pet » (*Allah*, 18).



En plus, la pudeur est une qualité à inculquer aux petits pendant la période d'enfance. La société devra veiller à ce que les enfants apprennent à ne pas poser des actes qui blessent la décence ou la modestie. La parémie ci-après prône la pudeur chez les enfants: «Quand les gamins avec lesquels on s'amuse vous demandent de descendre les culottes pour que vous vous divertissiez avec les masculinités, on arrête le jeu » (*MOD*, 259). Signalons en passant que le narrateur qui implicitement compare les Nègres aux enfants utilise cette parémie pour décrire et pour justifier le comportement discriminatoire des Toubabs. Ces derniers, sous prétexte que les Nègres manquent de mesure, décident de mettre un terme aux jeux d'égalité et de fraternité (*MOD*, 259).

Tout bien considéré, les valeurs inscrites dans les proverbes susmentionnés, à coup sûr, font partie du projet de socialisation de la jeunesse, un projet qui permet à la société d'assurer et de promouvoir l'harmonie et la paix parmi ses habitants.

La vieillesse

De la jeunesse à la vieillesse, il n'y a qu'un pas. Le phénomène reliant ces deux phases de la vie humaine n'est rien d'autre que le temps chronologique, car après la naissance, « les années déroulent l'âge » (*LSI*, p.102), pour reprendre ce dicton kouroumien. Les proverbes à l'étude lèvent un pan de voile sur la vieillesse telle qu'elle est vécue dans la société dépeinte dans l'œuvre de Kourouma.

Dans *Monnè, outrages et défis*, Kourouma représente la vieillesse comme une étape de la vie qui parfois n'est pas plaisante à vivre. Le centenaire Djigui, protagoniste de ce roman, nous rappelle cela lorsqu'il adresse à son fils Béma ces paroles à saveur proverbiale: « une certaine vieillesse n'est pas toujours, comme on le proclame, un heureux sort, n'est pas toujours des bénédictions et des sacrifices acceptés » (*MOD*, 207); « [...] une certaine vieillesse n'est ni une fierté ni une chance » (*MOD*, 215). La vieillesse, à en croire ces énoncés, passe donc pour une période qui n'offre rien d'excitant ou de passionnant au vieillard.

La vieillesse est aussi un moment de la vie où l'on songe à passer le pouvoir aux jeunes, tant au niveau familial que communautaire. En réalité, elle marque la période pendant laquelle le vieillard prépare sa succession. Pour ce faire, il s'assure que son remplaçant possède les capacités nécessaires pour assumer les responsabilités qui viennent avec la succession. Le narrateur, parlant du vieux Djigui, exprime cette préoccupation à travers cette locution interrogative au relent sentencieux: « [...] le bonheur suprême pour un vieillard n'est-il pas de laisser le pouvoir et la force dans des mains fermes » (*MOD*, 271)?

Dans cet énoncé, la vieillesse apparaît comme une étape de vie où le sujet vieillissant prend du recul par rapport aux projets et autres ambitions terrestres.

En plus, en souhaitant se faire remplacer par « des mains fermes », le sujet vieillissant laisse présumer qu'il est conscient du fait que l'homme ne peut échapper à l'usure du temps. Nous pouvons donc avancer que l'homme, comme le suggère l'énoncé, est conscient du temps de la vieillesse.

Dans l'œuvre de Kourouma, la vieillesse est également présentée comme une phase du temps biologique individuel où l'être humain a besoin d'être constamment traité avec tendresse. C'est le moment de la vie durant lequel l'homme est allergique à la moindre souffrance. Tout au long d'une journée la mémoire d'un vieillard n'enregistrerait et ne retiendrait que des expériences traumatiques, comme le souligne bien la forme gnomique suivante: « Si tu portes un vieillard depuis l'aube et que le soir tu le traînes, il ne se souvient que d'avoir été traîné » (*MOD*, 289). Ici, la sensibilité émotionnelle apparaît comme un critère significatif qui définit le temps de la vieillesse.

La vieillesse, comme période de la vie, n'évoque pas seulement l'hypersensibilité de vieilles personnes. Elle est également perçue comme le temps de la mort, même si cette dernière est une pilule amère à avaler pour la société qui en général ne considère pas la mort d'un vieillard comme un fait naturel. La vieillesse, comme temps de la mort, est mise en cause dans la forme gnomique ci-après proférée par Tiécoura: « Parfois la mort est faussement accusée quand elle achève des vieillards qui par l'âge étaient déjà finis, déjà bien morts avant l'avènement de la mort » (*AVBS*, 82).

Par ailleurs, la pensée africaine telle que dépeinte dans le discours proverbial établit un parallèle entre vieillesse et expérience. Le sora crédite notre hypothèse quand il déclare: « Qui vit longtemps voit la danse de la colombe » (*AVBS* 322). À travers ce proverbe, le sora laisse entendre que l'expérience, qui vient avec le temps, faciliterait la perception et/ou la compréhension de certaines choses dans la vie. Autrement dit, un individu ne fera pas l'expérience de certains événements ou faits de la vie tant qu'il n'aura pas vécu un certain nombre d'années.

2. Temps météorologique/physique

Dans les proverbes kouroumiens, le temps est aussi perçu comme un phénomène météorologique. La présence au sein des parémies de nombreux termes reliés à la météorologie et/ou au temps physique confirme notre affirmation. Le taux d'occurrence de ces termes varie. Dans la liste des proverbes ci-dessous, « soleil » enregistre 8 occurrences, « lune » 4, « harmattan » 4, « pluie » 3, « vent » 2 et « foudre » 2. Quant aux mots suivants, ils apparaissent, chacun, une fois dans les proverbes: « orage », « nuage », « éclair », « sécheresse », « dune ».

1. La pluie tombe la foudre et l'eau nourricière, la terre sort la moisson et retient les restes dans la mort, le soleil diffuse la clarté et la sécheresse. (*LSI*, 102).
2. Même en plein harmattan, le soleil de temps en temps s'arrête en demandant aux nuages de le voiler, (*AVBS*, 37).
3. Jamais un homme perdu dans le désert ne devrait ignorer se blottir à l'ombre d'une dune tant que le soleil règne et marche, guidé par les étoiles, dans la nuit. (*VBS*, 145).
4. Le ciel n'a pas deux soleils [...]. (*AVBS*, 250).
5. La vérité comme le soleil de midi éclate (*AVBS*, 270).
6. Il n'y a pas qu'un jour, demain aussi le soleil brillera (*AVBS*, 309).
7. Ce n'est pas parce qu'on est nègre qu'on ne souffre pas du maudit soleil de notre damnée Négritie. (*MOD*, 55).
8. Le lignage qui va s'éteindre se chauffe au feu pendant que le soleil brille. (*QRN*, 106).
9. [...] la pluie avertit par les vents, les ombres et les éclairs, la terre qu'elle va frapper; la mort par les rêves, l'homme qui doit finir. (*LSI*, 136).
10. Celui qui est sourd à l'orage est battu par la pluie. (*MOD*, 259).
11. N'est-il pas certain que rêvent toujours de lune ceux qui ont sur leur chemin la grande fortune, le grand honneur? (*LSI*, 167).
12. Ce n'est pas facile de porter dans son sein un enfant pendant neuf lunes entières. (*AVBS*, 139).
13. Un harmattan ne dure guère plus de quatre lunes dans nos montagnes. (*AVBS*, 11).
14. Il n'y a pas de fortune qui puisse résister à quatre longues lunes de générosité [...]. (*AVBS*, 72).
15. Aucun vrai homme nu ne peut accepter de vivre l'harmattan loin des montagnes. (*AVBS*, 23).
16. L'ivresse des fêtes de l'harmattan dans les montagnes emballe, fait tout oublier, (*AVBS*, 24).
17. Le chasseur à l'affût du gibier de temps en temps s'arrête pour écouter le vent, (*AVBS*, 72).
18. Tu cultives un jour chômé mais la foudre conserve la parole dans le ventre. (*AVBS*, 20).

Nous commenterons cinq des termes sus-évoqués, à savoir «soleil», «pluie». «Lune», «vent» et «harmattan». Le choix des mots ne s'est pas opéré au hasard. Nous constatons que ces derniers enregistrent une fréquence relativement élevée dans les proverbes. Ces mots, pensons-nous, sont susceptibles de nous fournir des renseignements sur la météorologie africaine et/ou sur certains aspects existentiels reliés à cette dernière.

En ce qui concerne les mots «soleil» et «pluie», ils représentent deux phénomènes naturels qui marquent et démarquent les principales saisons climatologiques en Afrique noire, à savoir la saison sèche et la saison pluvieuse. Celle-ci va de juillet à octobre alors que la première, elle, s'étale de novembre à juin. Par ailleurs, le soleil évoque la chaleur, parfois caniculaire, et la pluie, les conditions humides du climat de l'Afrique subsaharienne.

Dans un autre ordre d'idées, le caractère alternatif des deux temporalités naturelles, à savoir la saison pluvieuse et la saison sèche, est mis en évidence dans le proverbe 1 figurant dans la liste ci-dessus. Dans ledit énoncé, le temps de la pluie évoque l'irrigation des terres et les récoltes, alors que le temps du soleil amène à l'esprit la lumière, la chaleur et l'aridité. Comme on peut le voir, aucune des deux saisons n'est parfaite. Pendant la saison des pluies, la foudre côtoie l'eau nourricière et lors de la saison du soleil, la clarté avoisine la sécheresse. S'agissant du terme «lune», nous constatons qu'il revêt deux sens.

D'abord, il est représenté comme satellite planétaire éclairant et marquant la temporalité nocturne.

Ensuite, il est synonyme du terme «mois», mot qui désigne une période de trente nuits⁶ (AVBS, 71). Dans sa deuxième signification, le terme «lune» doit être perçu comme un calque ou emprunt sémantique que Kourouma puise dans la langue malinké et qu'il transpose exprès dans un texte en français.

D'ailleurs, Kourouma figure en bonne place parmi les écrivains francophones qui utilisent abondamment les calques sémantiques dans leurs travaux⁷. Signalons en passant que cette stratégie d'écriture lui permet de faire d'une pierre plusieurs coups. Grâce à cette technique rédactionnelle, l'écrivain affirme l'identité culturelle de son peuple tout en enrichissant le style et l'esthétique scripturale du roman francophone.

⁶-«Sept nuits successives constituent une semaine. Trente nuits successives une lune» (AVBS, 71) Ici, «nuits», traduction calquée sur le malinké, signifie «jours».

⁷- Edmond Biloa, *Le français des romanciers négro-africains appropriation, variationnisme, multilinguisme et norme*, Paris, L'harmattan, 2007, pp. 131-133



A propos du terme «vent», outre le fait qu'il renforce la description du climat, il nous renseigne sur les pratiques de chasse. Rappelons-nous que l'un des proverbes susmentionnés dit que le chasseur s'immobilise parfois pour prêter oreille au vent. Le chasseur prend en compte la direction du vent parce que l'odorat chez l'animal est plus fin et par conséquent, le vent peut aider ce dernier à sentir et à deviner s'il est talonné par un chasseur.

Quant au terme «harmattan», c'est un vent aride en provenance de l'est et du nord-est qui balaie non seulement sur le Sahara, mais aussi les régions de l'Afrique de l'ouest. Suzanne Lafage⁸, à la suite de Mauny⁹ précise que ce vent, à la fois aride, poudreux et glacial, sévit au cours des mois de décembre et janvier. L'harmattan témoigne de la rudesse des conditions météorologiques de certaines régions africaines. La saison d'harmattan est une période pendant laquelle les plantes se sèchent (*MOD*, 42) et se déverdissent (*MOD*, 49). Par rapport aux récits et proverbes kouroumiens, l'aspect le plus significatif de la saison d'harmattan réside dans sa dimension événementielle. Celle-ci, pensons-nous, mérite d'être commentée.

L'harmattan, saison événementielle

Chez Kourouna, la saison d'harmattan se présente comme un temps événementiel ou temps- événement, pour reprendre l'expression de Mbolokala¹⁰. Elle est très prisée par les personnages attachés aux coutumes et rites traditionnels. Comme l'indique l'affirmation sentencieuse ci-après, ladite période constitue un rendez-vous à ne pas manquer: «Aucun vrai homme nu ne peut accepter de vivre l'harmattan loin des montagnes» (*AVBS*, 123). L'attrait de ce temps réside dans son côté festif, comme l'insinue cette autre parole à caractère sentencieux : «L'ivresse des fêtes de l'harmattan dans les montagnes emballe, fait tout oublier» (*AVBS*, 24).

D'ailleurs, ledit temps et ses charmes exercent un attrait particulier sur Koyaga et ses co-écoliers, à tel point qu'ils se voient obligés au début de chaque harmattan de «désert l'internat et les bancs pour retrouver les ivresses des saisons sèches dans les montagnes » et ce, « six ans durant» (*AVBS*, 24). Qui plus est, Koyaga, arrivée à la fin de ses études primaires, rate ses examens oraux parce que ces derniers se tiennent «en plein harmattan» période où des maîtres chasseurs se retrouvent dans les montagnes pour « les fêtes et les luttes rituelles et initiatiques de

⁸-Suzanne Lafage, *Français écrit et parlé en pays éwé Sud-Togo*, Paris société d'Etudes linguistiques et anthropologiques de France, 1985, p.498.

⁹-R. Mauny, *Glossaire des expressions et termes locaux employés dans l'Ouest africain*, Dakar, Ifan, 1952, p42

¹⁰- Imbuli Mbolokala, « Temps et développement en Afrique noire. Pour une repensée de la pensée. » *Temps et développement dans la pensée de l'Afrique subsaharienne* Diagne, Souleymane Bachir et Henz Kimmerle.(dirs.). Amsterdam; Atlanta, GA: Rodopi, 1998. p .291.

l'harmattan » (AVBS, 25). Ce temps-événementiel est aussi le moment pendant lequel les jeunes filles se font exciser (*Allah*, 21). La mère de Birahima, par exemple, ne déroge pas à la règle. À en croire ce dernier, sa mère « dès le premier harmattan » repart « au village pour participer à l'excision et à l'initiation des jeunes filles qui a lieu une fois par an quand souffle le vent du nord » (*Allah*, 21).

En considération de ce qui précède, nous voyons que chez Kourouma, le temps événementiel, incarné dans la saison d'harmattan, possède une spécificité qui lui est propre : sa tangibilité ou sa réalité. Il permet aux êtres humains d'entrer en contact direct avec la nature, les hommes et les ancêtres. En plus, ledit temps n'est pas associé exclusivement à l'événement, il est aussi associé à un espace concret (montagne).

En plus, le temps événementiel, pour les personnages kouroumiens, se présente comme une temporalité qui résiste au modèle du temps de l'occident, un modèle qui exige aux sujets colonisés comme Koyaga et ses camarades d'être présents à l'école à certains moments précis de l'année. Ce temps-là permet aux indigènes africains non seulement de renouer avec leur passé culturel dans les montagnes, mais de résister au régime de temps imposé à eux par le colonialisme. Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que la conception du temps et de l'espace, chez les personnages kouroumiens, est motivée par les attentes culturelles et idéologiques. Il ne pouvait en être autrement car, comme le rappelle Yacouba Konaté¹¹, la vision temporelle des hommes est souvent tributaire des attentes et aspirations de ces derniers.

Conclusion

Exploitant les éclairages conceptuels de certains critiques ainsi que les références romanesques, nous avons établi que la pensée traditionnelle africaine, telle que représentée à travers les parémies à l'étude, renferme des informations qui permettent de circonscrire une certaine vision du temps. Les caractéristiques principales de cette vision du temps sont de plusieurs ordres. Ladite vision s'appuie sur des faits naturels (la maternité, l'enfance, la vieillesse, les saisons). En incorporant des proverbes de temps dans son œuvre, Kourouma défend et promeut une vision africaine en matière d'analyse et d'interprétation du temps. En outre, en opérant dans ses romans une contextualisation des formes gnomiques sus-évoquées, l'auteur, sans le dire formellement, avance un modèle pour leur conservation et leur diffusion. Il n'y a aucun doute qu'une telle initiative est susceptible de rendre ces parémies plus accessibles aux

¹¹-Yacouba KONATE « L'écrivain, le Président et la médaille ». *L'imaginaire d'Ahmadou Kourouma, contours et enjeux d'une esthétique*, Paris, Karthala, p.158.



Africains et aux non Africains, renforçant ainsi les dialogues intra-culturel et interculturel autour du sujet de temps.

Bibliographie

Corpus

1. Kourouma, Ahmadou. *Allah n'est pas obligé*. Paris, Seuil, Collection Points, 2000.
En attendant le Voie des bêtes sauvages. Paris, Seuil, 1998.
Les Soleils des indépendances. Montréal, P.U.M., 1968.
Monnè, outrages et défis. Paris, Seuil, 1990.
Quand on refuse on dit non. Paris, Seuil, Collection Points, 2004.

Ouvrages, chapitres d'ouvrages et articles cités

- Biloua, Edmond, *Le Français des romanciers négro-africains : appropriation, variationnisme, multilinguisme et normes*. Paris: L'Harmattan, 2007.
- Konaté, Yacouba. « L'Écrivain, le président et la médaille. *L'Imaginaire d'Ahmadou Kourouma*. *Contours et enjeux d'une esthétique*. Ouédraogo. Jean (dir.). Paris, Karthala, 2010. 158.
- Lafage, Suzanne. *Français écrit et parlé en pays éwé (Sud-Togo)*. Paris: Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, 1985.
- Lezou, Gérard-Dago. « Temps et espace. » *Essai sur Les Soleils des indépendances* '. Abidjan: Nouvelles Éditions Africaines, 1977. 27-42. ;
- Mauny, R. *Glossaire des expressions et termes locaux employés dans l'Ouest africain*. Dakar: IFAN, 1952.
- Mbolokala, Imbuli. « Temps et développement en Afrique noire. Pour une repensée de la pensée ». *Temps et développement dans la pensée de l'Afrique subsaharienne. Time and Development in the Thought of Sub-Saharan Africa*. Diagne, Souleymane Bachir et Heinz Kimmerle. (dirs.). Amsterdam; Atlanta, GA: Rodopi, 1998. 291.
- Molin, Mgr. *Recueil de proverbes bambaras et malinkés*. Issy-Les-Moulineaux: Imprimerie Saint-Paul, [1960].
- Niangoran- Bouah, Georges. *La Division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire*. Paris; Institut d'ethnologie, 1964.